



Clichés de l'Altiplano XXXIV

@octobre 2009

Jeudi 1^{er} octobre 2009, sainte Thérèse de l'Enfant Jésus : Un petit évènement vient de me montrer que les jeunes d'Italaque, auxquels j'ai consacré tant de temps et d'amitié depuis que je suis ici, n'ont répondu qu'autant qu'ils pensaient y trouver leur intérêt. Ensuite, plus rien : ni gratitude ni faculté de demander pardon. Comme quoi, les mêmes méthodes ne produisent pas les mêmes effets chez tous les jeunes. Surtout si, au lieu des valeurs fondamentales permettant à chacun de naître à son humanité, c'est un assortiment de contre-valeurs qui fut présent au rendez-vous de l'enfance.

Et, justement, à propos d'enfance, voilà que, pour cette messe, **ce sont les enfants d'Italaque qui occupent les premiers bancs**, y compris les enfants de chœur car, ce soir, devinant mon état d'esprit, plusieurs enfants se sont présentés spontanément pour servir l'autel. Même si je ne sais pas combien de temps durera ce nouvel élan, je suis tenté d'y voir, surtout après tant de mois d'inter ruption, un clin d'œil de la petite Thérèse.

Samedi 3 octobre 2009 : Hier matin, en arrivant à Huayanca avec Violeta, nous tombions sur **la petite Flora** qui, laissant un instant ses moutons, vint aussitôt m'embrasser avec une reconnaissance et une spontanéité qui me touchèrent presque autant que sa santé recouvrée. Le professeur de la petite école primaire étant malade, Flora rentra vite son troupeau, se changea en un clin d'œil puis nous retrouva à la chapelle, pour la célébration d'une messe à laquelle participa également la jeune **doña Rosa**. Doña Rosa dont la tumeur de l'utérus semble décroître à mesure qu'elle boit l'eau préparée par la petite sœur Thérèse d'El Alto.

Samedi 3 octobre 2009 : Ce soir, à Saphía, bien que les *prestes* ne soient pas encore arrivés, nous célébrons la messe en l'honneur de **Notre-Dame du Rosaire**, patronne du village. Comme l'année dernière, après la fatigue de la préparation des fêtes de Saint Michel, je suis presque aphone, si bien que l'aide vocale et musicale de Violeta et d'une poignée de jeunes d'Italaque me sont plus précieuses encore que d'habitude. Au retour, long moment d'explication avec un jeune qui, sans doute déçu de ne pas trouver dans l'homme blanc que je suis la vache-à-lait qu'il pensait, a répandu sur mon compte tout un tas de balivernes. Du style : **le padre nous prend pour ses esclaves**, c'est un vieux radin, etc. Bref, une explication dont je me serais volontiers passé mais qui était bien nécessaire.

Mardi 6 octobre 2009 : Aujourd'hui, nous vérifions avec Rolando, technicien du Secours Catholique, les listes des membres des cinq communautés de la paroisse qui se sont engagés à participer au programme de développement durable et de gestion des risques naturels financé par le Luxembourg. À **Taypi Ayca**, la communauté étant presque réunie au grand complet, le travail avance rapidement. Mais personne n'est venu de Jutilaya. À **Tuntunani**, le secrétaire général de la première zone finit par arriver fin caisse tandis que celui de la seconde joue les intermittents du spectacle. Quelques habitants de Cota Punujri se sont déplacés mais ceux de Liani brillent par leur absence. Du coup, nous partons après 17h pour El Alto où, avant de participer au conseil presbytéral, je vais enfin connaître le **père Aidan ROONEY, 59 ans, lazariste étasunien, professeur de statistiques, qui, arrivé il y a quelques jours pour renforcer notre mission d'El Alto, vivra et travaillera avec Diego à Mocomoco**, après une formation de six semaines en espagnol, à Cochabamba¹.

¹ Cf. <http://aidancm.wordpress.com>

Vendredi 9 octobre 2009 : Hier après midi, dans l'enseignement que je donnais aux élèves du CEA d'Italaque, j'évoquais avec eux le mystère du mal, non seulement à partir du livre de la Sagesse qui affirme avec force que « **Dieu n'a pas créé la mort ; Il ne prend pas plaisir à la perte des vivants** » (Sg 1, 13) mais encore à partir de la lettre aux Romains qui, traduite dans le sens de la doctrine paulinienne (cf. 1 Co 15, 26), suggère que **l'origine de la souffrance n'est pas à trouver en Dieu mais en diable** (Rm 8, 20) ².

En sortant de classe, nous écoutâmes monter depuis la place du village les chants et le son de l'accordéon d'un groupe de fêtards. Or, un moment après la messe de 19h, **don Santos se présenta au presbytère, plein de vie et d'allégresse**. Il fallut toute la fougue de son accolade pour que je comprisse que, légèrement ivre, il faisait partie des fêtards en question. Travaillant depuis peu pour la municipalité de Mocomoco, il accompagnait le nouveau chauffeur du camion-beine de la municipalité, qui allait faire sa première entrée à Mocomoco. Or, **chez les Aymaras, tout commence et tout finit bouteille au poing**. Ainsi donc, c'est en souriant que Santos me demanda si j'avais pu développer les photos de son mariage, célébré à Milichina en mai dernier. À peine lui avais-je répondu que j'y travaillais, il me dit qu'on l'appelait et qu'il lui fallait s'en aller. Naturellement, je ne le laissais pas partir sans lui recommander que personne ne conduise dans cet état... Peine perdue !

Ce matin, le soleil inonde la maison de ses rayons. Après les laudes et l'oraison, Violeta et moi nous apprêtons à partager le petit-déjeuner, lorsque sonnent doña Zenobia, épouse du président du conseil municipal de Mocomoco, et don Pastor, représentant du secrétaire général d'Italaque, qui viennent me demander un coup de main car, en allant ce matin à l'école, les enfants de Milichina ont vu **le camion-beine dans le ravin**... Connaissant la route d'Italaque à Mocomoco, nous imaginons le pire. Dix minutes plus tard, Violeta m'accompagne à bord de la Dolly, ainsi qu'une dizaine d'Italaquéniens. Nous croisons en chemin un grand nombre de collégiens qui se rendent eux aussi sur les lieux de l'accident.

² Toutefois, comme la traduction en français courant de la Société Biblique Française (1992), la traduction des Sociétés Bibliques Internationales, en castillan (1994) ou en aymara (1997), outrepassent l'original grec et dit l'inverse !

Arrivés les premiers, quoiqu'une dizaine d'heures après l'accident, nous sommes impressionnés par la vue qui s'offre à nous, en contrebas, de **la carcasse du camion, rendue méconnaissable par une chute vertigineuse d'une centaine de mètres**. Tous, nous supposons que personne n'a pu en réchapper.

Par peur non seulement de ce que pourraient trouver à en dire les autorités des villages voisins, les familles des défunts ou même la police – dont on sait pourtant qu'elle ne viendra jamais jusqu'ici – mais aussi du danger de la descente, doña Zenobia, don Pastor et Violeta sont d'avis de **ne rien tenter avant l'arrivée de l'ambulance et des autorités**. Prenant le contre-pied, je leur dis que je vais descendre et que j'assumerai personnellement les conséquences de cette décision car **aucun des risques encourus ne pèse à côté de la possibilité de sauver des vies** ; nous n'allons tout de même pas rester là les bras croisés, quand des frères sont peut-être là, tout près, qui agonisent... Don Pastor et le jeune Roger acceptent alors de m'accompagner. Il s'agit d'autant moins d'une promenade de santé que la pente est raide et l'unique sentier que nous finissons par trouver, obstrué depuis belle lurette par les ronces et les buissons. Quand, malgré tout, nous arrivons à proximité de ce qui reste du camion, **don Pastor et Roger me laissent prudemment m'approcher de la cabine littéralement écrasée par le choc, pour jeter un coup d'œil**. Redoutable privilège. Grimant sur les débris, je m'approche tant bien que mal mais ne vois rien. Une nouvelle approche offre les mêmes résultats. Si les corps ne sont pas là, c'est qu'ils ont été projetés plus loin...



Et, en effet, une dizaine de mètres plus haut, nous tombons rapidement sur **le cadavre de l'un des passagers, sens dessus dessous, en suspens dans les branchages**. J'apprends bientôt qu'il s'agit de Félix VARGAS, le « défenseur de l'Enfance » de Wila Kala, qui, non content d'avoir accusé le père Diego de trafic d'enfants l'an passé, n'a pas levé le petit doigt pour rechercher la petite Esperanza enlevée, séquestrée puis assassinée à Mocomoco. Il allait être père d'un septième enfant dans quelques jours.

Mais, bientôt, **une voix ténue se fait entendre à proximité ; il y a donc au moins un survivant.** C'est don Esteban, le chauffeur. Nous le faisons s'asseoir dans un endroit plus stable. Au bout de quelques minutes de recherches, nous trouvons encore un puis deux autres survivants.

Le premier d'entre eux nous dit qu'ils étaient cinq, au total, et que, cette nuit, il a entendu crier Santos. Malgré nos efforts, impossible de trouver ce dernier. Plus nous cherchons et moins je vois ce qui pourrait démentir **mon pressentiment voulant que l'accolade de Santos hier soir fût un adieu.** Finalement, après qu'on ait apporté à boire aux survivants, don Lucio trouve le corps de Santos, sans vie, empêtré entre les fougères, les lianes et les ronces. Alors que je m'approche de lui, **l'émotion m'envahit** une première fois : je frémis et mon esprit se trouble. Je me dis que ce n'est pas possible : pas lui, pas à 29 ans et avec cinq enfants de neuf à un an ! Mais il n'y a pas l'ombre d'un doute.



Comme il serait impossible de descendre avec une civière, je crie pour que quelqu'un descende avec les deux bâches de la Dolly et une machette. Avec plusieurs professeurs du collège venus à la rescousse, nous entreprenons alors **la longue et pénible remontée des corps.** Ceux des trois survivants puis ceux des deux morts.

Fatigué par la première remontée, je tente tout de même de consoler la jeune belle-sœur de Santos qui, encore collégienne, pense forcément à la souffrance de sa sœur Juana et de ses cinq neveux lorsqu'ils apprendront la nouvelle. Mais, après un instant, je ne peux plus regarder personne dans les yeux sans que les larmes viennent encombrer les miens. Je m'assieds alors sur une pierre et me mets à pleurer. Le jeune Walter interroge alors Violeta : *« Il nous aime donc tant que ça, le padre ? »*

La jeune Bilma vient alors me reconforter. Elle a raison ; **ce n'est pas le moment de flancher.** Nous redescendons donc en enfer. Pendant la remontée, nous parlons aux blessés pour éviter qu'ils ne se laissent aller ; l'un d'entre eux, originaire de Cariquina, est visiblement au seuil du coma. Une fois en haut, nous allongeons les trois survivants à l'arrière de l'ambulance de Mocomoco qui les emmène aussitôt à l'hôpital d'Escoma.

Après cela, frémissant à nouveau en moi-même, je dois lutter pour ne pas descendre seul car, cette fois-ci, **il s'agit d'aller chercher les cadavres et beaucoup préfèrent laisser aux communautés des deux morts, le soin de procéder au rapatriement.** Seulement, tous les habitants de Milichina n'ont pu être prévenus, qui travaillent encore dans leurs champs, tandis que ceux de Wila Kala sont à près de deux heures de route. Finalement, après avoir obtenu d'une part l'assentiment de don Alberto, le premier catéchiste de Milichina, et de don Gerardo, le père du second, et d'autre part l'aide de quelques jeunes du CEA, **nous redescendons une dernière fois,** avec les professeurs du collège.

Je laisse alors Lucio et Alberto envelopper dans la bâche bleue le corps de Santos, leur neveu, manifestement mort d'hypothermie. Je me rappelle alors son âme d'enfant ; **il se fâchait en jouant au football mais s'émerveillait et riait si facilement. En outre, il faisait preuve d'affection à l'égard de ses enfants.** Autant de qualités absentes chez l'immense majorité des pères de famille de la région.

Pendant que, exténués, nous remontons enfin les deux corps, à travers les herbes folles, les ronces et les aloès, certains ne trouvent rien de mieux que de chercher des coupables ou de désigner le destin. Sachant qu'ils sont très probablement de ceux qui, hier soir, ont incité le chauffeur et les passagers du camion à boire, je réagis vivement ; **ne confondons pas l'alcool et le destin !** Chemin faisant, nous glissons et manquons de tomber à chaque pas. Pour monter au niveau du chemin, les mains tendues sont les bienvenues, tant le passage est difficile. Finalement, la pelleteuse ramène les corps à Milichina. Il est plus de midi quand tout est achevé.

En début d'après-midi, je conduis Eddy et plusieurs autres enseignants au col de Wallpakayo. En chemin, je croise le président du conseil municipal, dans sa camionnette rouge, qui feint de ne pas me voir et prend la poudre d'escampette. C'est dire s'il a la conscience tranquille... Et, en effet, le père Diego m'apprendra bientôt qu'après avoir été fêter l'anniversaire de la maîtresse du maire à Wila Kala, les passagers du camion auraient été rappelés alors qu'ils se rendaient à Mocomoco, pour aller boire chez une de mes anciennes élèves, dont j'apprends au passage qu'elle serait la maîtresse du

président du conseil municipal, qui se trouve être d'Italque. Voilà qui expliquerait l'étrange orientation des traces de pneus laissées par l'entrée du camion dans le ravin. **En plus d'incitation à la consommation d'alcool, il s'agit donc aussi d'abus de bien sociaux sur fond d'immoralité publique.**

Mais, redescendu à Italque puis remonté à la garderie, je retrouve enfin, comme chaque vendredi après-midi, **les enfants du soutien scolaire auprès desquels Violeta fait preuve d'autant de pédagogie que d'attention et de douceur.** Ayant décidé de se baigner dans la rivière, car l'eau n'arrivait pas assez abondamment à la douche, plusieurs ont visiblement pris froid mais tous réclament un coup de main et le font savoir avec un naturel absent chez les adultes.

Dimanche 11 octobre 2009 : Hier après-midi, avec Violeta, Lucio et Luisa, Etelvina et sa fille Lidia, nous allâmes à Umanata tenter de vendre les articles tricotés dans l'atelier de confection du projet Sayt'asim, sur la place du marché. Il faut dire qu'il y a affluence à Umanata car, ici, on fête en différé la saint François d'ASSISE. Quoiqu'il en soit, beaucoup regardent mais peu achètent.



Ce matin, avec le décalage horaire, je sais que, lorsque s'ouvre la célébration de la messe dominicale à Italque, le Saint Père a déjà canonisé cinq personnes dont **Damien de MOLOKAÏ**, l'apôtre des lépreux, et **Jeanne JUGAN**, la fondatrice des petites sœurs des Pauvres, sur la place Saint-Pierre, à Rome. Après avoir rendu grâce au Seigneur de nous donner des exemples de cette trempe pour nous stimuler dans nos choix de vie et dans nos cheminements, nous Lui confions don Félix et don Santos ainsi que leurs familles respectives, pour qu'Il reçoive les premiers auprès de Lui et protège les seconds.

Après la messe, force est de constater que l'initiative de deux des trois communautés qui composent Jutilaya n'a pas abouti à la réconciliation souhaitée dans la lettre pastorale que je leur ai adressée dimanche dernier ; le tiers restant continue de s'y opposer. **C'est donc Saphía qui bénéficiera du projet du Secours Catholique.** Ayant vérifié que la liste des participants élaborée par don Benedicto ne soit pas trop éloignée de la réalité, je charge ce dernier d'organiser les choses de manière à ce que la répartition des semences et des outils puisse avoir lieu mercredi prochain.

Mercredi 14 octobre 2009 : Ce matin, Eddy, professeur et directeur administratif du CEA, vient m'avertir que, mettant en pratique la charte rédigée par les étudiants eux-mêmes, il en a suspendus cinq pour quinze jours, parce qu'il les avait à nouveau trouvés ivres sur la place du village, lundi soir. J'approuve ; il est grand temps qu'ils prennent conscience que **l'abus d'alcool peut s'avérer fatal.**

Et je ne pense pas seulement à l'accident de la semaine dernière mais encore à celui qui me fut annoncé hier à El Alto : Jorge, l'un des membres du mouvement *Jeunesse Mariale Vincentienne* qui participèrent à la mission paroissiale d'Italque en 2008, tout étudiant en médecine qu'il fût, est rentré ivre d'une soirée, à l'aube de la saint Vincent de PAUL, a fait une mauvaise chute dans l'escalier de sa maison, dépourvu de rampe, et est mort d'une hémorragie interne, à l'hôpital.



Aujourd'hui, dans le cadre du programme de développement durable du Secours Catholique, a lieu une **distribution de semences de pommes de terre, d'orge et d'avoine, ainsi que de pelles et de pioches**, en matinée à Taypi Ayca puis l'après-midi à Saphía, pour les quatre communautés de la Vallée. À Taypi, messe sous le cagna et, dans les deux cas, bénédiction des instruments, des semences et de ceux qui se serviront des uns et des autres. Entrés dans le projet il y a seulement trois jours, les habitants de Saphía sont là au grand complet, alors que Liani ne s'est déplacé qu'à hauteur de 50%.



Samedi 17 octobre 2009 : Avant-hier matin, après avoir reçu **doña Juana, la veuve de Santos, âgée de 23 ans**, et lui avoir transmis l'aide alimentaire d'urgence donnée mardi dernier par les missionnaires de la Charité d'El Alto, pour elle et pour ses enfants, j'emmenais Rolando, le technicien du Secours Catholique, à Umanata où nous attendait une nouvelle distribution de semences et d'instruments, avec grand messe en aymara.

Hier après-midi, dans le cadre du soutien scolaire, avec Violeta, nous menâmes à bien une **séance de dessin** destinée à permettre aux enfants de développer non seulement leur intellect mais encore leur créativité.

Depuis Ituraya où la messe n'a pas même réuni une dizaine de fidèles, ce matin, don Jesús et moi prenons le chemin de Milichina, après un rapide *apthapi*.

Première station : le précipice où le camion-beine de Mocomoco s'est abîmé, la semaine dernière. Avec la famille de Santos et toute une partie de la communauté, nous descendons jusqu'au lieu où Santos a rendu son dernier souffle. Là, certains ayant disposé des fleurs et un cierge, en signe de l'amitié que nous avons tous pour lui, je bénis l'endroit. Faut de quoi, pensent les Aymaras, l'esprit du défunt y pleurera éternellement. Difficile

de ne pas voir dans l'omniprésence des papillons, qui, le jour du sauvetage, n'étaient pas encore sortis de leurs chrysalides, un symbole de Résurrection. Déformation professionnelle, me dira-t-on.

Deuxième station : la maison de don Gerardo, où reposèrent provisoirement les corps des deux morts. Là, un *apthapi* à base de pommes de terre, de *chuños* et de morceaux de viande nous permet de reprendre des forces pour affronter une montée d'autant plus pénible que nous sommes chargés.

Troisième station : la tombe de Santos, à côté de celle de son père, entre les nuages, sur un flanc de montagne où fleurissent déjà les plans de pommes de terre tandis qu'à Itlaque, on en est seulement à les semer. Là, au cours de la messe du huitième jour, après avoir lu en aymara l'un des passages d'Évangile qui expriment le mieux **l'amour du Christ pour les enfants** (Mc 10, 13-16), je n'ai pas de mal à faire le parallèle avec l'affection de Santos pour ses quatre garçons et sa fille Nieves. Je conclus en commentant trois extraits du projet de vie écrit par Santos lors de sa préparation au mariage. Il y est question d'amour jusqu'à la mort et de don de soi à son épouse, à toute sa famille et à la communauté. À plusieurs moments de la prière eucharistique, **les sourires et les regards des fils et des neveux de Santos et de Juana écartent de mon esprit la tristesse** qui menaçait de s'en emparer à nouveau.



Quatrième station : la maison de Santos et de Juana, où, en mai dernier, nous partageons avec eux le repas de noces. Là, entre un dîner consistant et une veillée exceptionnellement sobre, les enfants se rapprochent instinctivement de moi et me font des câlins qui en disent long sur **l'affection dont leur papa faisait montre à leur égard et sur le vide qu'il a laissé**. La ressemblance de Ruben, l'aîné, avec son père, est plus frappante encore aujourd'hui. En *a parte*, je lui dis que, désormais, c'est lui, **l'homme de la maison**, et qu'il devra aider sa maman et veiller sur elle. Il me répond alors avec le plus spontanément du monde : **« Non, maintenant, c'est toi qui veilleras sur elle ! »**

Je lui dis alors que j'ai promis à sa maman un coup de main du point de vue alimentaire mais que le reste est entre ses mains. Comme déjà le jour décline, Jesús et moi nous apprêtons à redescendre. Après que je l'aie embrassée, Nieves me lance un « *Tu viendras demain, hein ?* » auquel je ne peux répondre par un mensonge ; je ne reviendrai que dans une semaine, pour la visite.

Pendant la descente jusqu'à la Dolly, qui nous attend patiemment en bas de Milichina - cinquième et dernière station -, le sentiment d'impuissance fait place en moi à la satisfaction d'avoir constaté que, rompant avec la tradition des veillées mortuaires, la famille de Santos n'a **pas bu une seule goutte d'alcool**. Peut-être n'est-il donc pas mort pour rien ?

Mardi 20 octobre 2009 : Hier et ce matin, **rencontre des catéchistes, sœurs et prêtres du vicariat Altiplano Nord** du diocèse, à Puerto Acosta, par-delà Umanata. À l'aller, avec trois catéchistes d'Italaque et deux d'Umanata, après avoir levé un escadron de *wallatas* - oies altiplaniques - (cf. photo de conclusion), nous nous baignâmes dans les eaux thermales du canyon de Totorani.



Hier après-midi, je donnais aux participants, moins nombreux qu'à l'accoutumée - saison des semailles oblige -, une **formation sur le mystère du mal**, en partant d'un échange en petits groupes sur l'expérience du mal dans le monde aymara, lu à la lumière de différents passages bibliques. Quant à l'**expérience du mal extérieur** qui, dans l'Altiplano, s'exprime par exemple sous la forme de la foudre et de la grêle, et dans la Vallée, sous la forme des accidents de bus, elle est le plus souvent interprétée en termes de châ-timent, soit de Dieu soit du diable. Voilà qui en dit long sur une vision anthropomorphiste de Dieu, qui, ailleurs dans le monde, a déjà

conduit tant de personnes à une non-croyance que, dans ce cas, je dirais légitime. Par ailleurs, pour expliquer la foudre, les Aymaras mettent généralement en cause la mort d'un enfant non baptisé, un avortement, voire le manque de foi ou le refus de la conversion. En revanche, ils regardent les foudroyés qui survivent à leurs blessures comme des élus du monde d'En-Haut revêtus d'un don de conseil, de guérison et de prière.

Du côté de l'**expérience du mal intérieur** qui, ici comme ailleurs, s'identifie au péché, on constate une vraie difficulté à assumer la responsabilité personnelle ou sociale et, du coup, la tendance à désigner des boucs-émissaires. **La version archaïque du « responsable mais pas coupable » ?** Après une riche mise en commun, je conclus en citant un passage de la lettre de saint Jacques : « *Que nul, s'il est éprouvé, ne dise : "C'est Dieu qui m'éprouve". Dieu en effet n'éprouve pas le mal, il n'éprouve non plus personne* » (1, 13). Autrement dit, **Dieu ne nous envoie ni la douleur ni la mort - pas même pour voir comment nous réagissons - mais Il nous donne les forces permettant de transformer ces épreuves** en autant d'occasions de conversion et en autant d'expériences de passage de la mort à la vie.

Ce matin, après le bilan de l'année pastorale qui tend déjà à sa fin, nous choisissons pour l'année à venir le thème « **Ré-évangéliser notre culture à partir de la rencontre avec le Christ** ». Un thème qui ne serait pas moins pertinent sur d'autres continents...



Ensuite, le père Max, que nous avons un peu poussé à remplacer l'évêque ou son vicaire zonal, préside à la célébration de la messe de confirmation d'une douzaine de *Huaycheños*, puisque tel est le nom porté par les habitants de Puerto Acosta, autrefois San Juan de Huaycho.

Jeudi 22 octobre 2009 : Ce matin, **cap sur Punama**, avec huit jeunes de première et de terminale du collège d'Italaque, invités à un championnat sportif par les élèves du lieu. La Dolly montre des signes de faiblesse dans les montées mais elle a la gentillesse

de ne pas crever. Tant mieux car la roue de secours est hors service. Après une défaite en volley, je laisse les jeunes s'affronter d'abord en *futsal* et ensuite en basket car, déjà, l'heure de la messe approche et les fidèles se pressent, sur la place du marché.

L'Évangile n'est pas des plus simples à commenter, où **Jésus affirme être venu apporter la division et non la paix** (Lc 12, 51). La division dont il s'agit ici ne s'identifie certes pas à celle, trop ordinaire, qui touche les couples qui se défont par manque de dialogue, les familles qui se déchirent pour des parts d'héritages ou les partis politiques qui s'écartèlent à cause d'ambitions personnelles antagonistes. Non, il s'agit ici des conflits qui, dans des contextes de persécution religieuse ou même de liberté de culte, peuvent naître des choix radicaux qu'entraîne l'adhésion à la personne du Christ et la pratique des valeurs évangéliques, telles que la soif de la justice.

Autrement dit, **Jésus n'invite personne à la division mais Il sait que la cohérence entre la foi et la vie est parfois à ce prix**. Aussi, après avoir rendu hommage aux habitants du village pour l'unité dont ils ont fait preuve *ad intra*, puisque évangéliques et catholiques ont participé à la translation du corps de don Nicolás, le mois dernier, je les invite à tout mettre en œuvre pour résoudre la division ordinaire qui, *ad extra*, les oppose depuis déjà trop longtemps aux habitants de Saphía. Si les fidèles présents acquiescent gentiment, je sais hélas qu'il leur en faudra plus pour passer de la théorie à la pratique.



Après la messe, don León, catéchiste en formation, me raconte comment don Lucio, l'un des deux secrétaires généraux du village, que j'ai également marié l'an passé, a été **pris à parti lors de l'enterrement** de don Nicolás, mort accidentellement le jour de la Saint Michel, soit le 29 septembre dernier : « *Si, comme t'y oblige la charge à laquelle nous*

t'avons nommé, tu t'étais organisé pour que nous participions au festival de danses traditionnelles de la Saint Michel, Nicolás ne serait pas mort ». Là encore, l'idée de la mort comme châtement divin n'est pas loin derrière.

Cet après-midi, avec le talent qui la caractérise, **Violeta donne un atelier sur l'estime de soi** aux adultes qui participent au projet *Sayt'asim*. L'un des exercices consiste à ce que les participants expriment leur affection à l'un d'entre eux. La jeune Rosmary se porte candidate ; au moment de s'approcher d'elle pour lui parler, don Lucio, son père, demande s'il peut faire comme s'il s'agissait de quelqu'un d'autre... Ensuite, c'est bien à elle que doña Luisa, sa mère, va parler, mais en lui tournant la tête. Édifiant, quant à la difficulté des parents aymaras à démontrer de l'affection à leurs enfants ! En guise de conclusion, nous lisons un texte d'Eduardo GALEANO, bref et plein d'enseignements :

« Chaque personne brille d'une lumière propre entre toutes. Il n'est pas deux feux qui soient égaux. Il est de grands feux et de petits feux, et des feux de toutes les couleurs. Il est des gens de feu serein, qui n'ont pas même conscience du vent, et des gens de feu follet, qui remplissent l'air d'étincelles. Certains feux sont futiles, qui éclairent à peine et ne brûlent pas, mais d'autres se consomment avec une telle intensité qu'on ne peut les regarder sans cligner des yeux ou s'en approcher sans en être embrasé ».

Samedi 24 octobre 2009 : Visite mensuelle à Milichina, avec confessions, messe des défunts anticipée de huit jours, *apthapi*, tonnerre et pluie battante ; une fois de plus, il me faut donc descendre sous la pluie ce que j'ai monté sous le soleil. Cette fois, je porte dans mes bras **la petite Nieves**, la fille de Santos, jusqu'au niveau du pont. Là, aidé par le jeune Reinaldo, je donne à don Alberto, fidèle catéchiste de la communauté, et à doña Juana, la maman de Nieves, une partie des instruments et des semences qui restent après que les cinq communautés de la paroisse bénéficiaires du programme du Secours Catholique aient reçu ce qui leur correspondait.

Mercredi 28 octobre 2009 : Après trois quarts d'heure de queue tôt ce matin, je pars enfin de Senkata (faubourg d'El Alto) avec deux bombonnes de gaz pleines, pour Italaque. En chemin, je constate avec tristesse que la Suches continue d'être contaminée au mercure par les orpailleurs pourtant délogés en mai dernier d'une mine exploitée en toute illégalité. Une fois arrivé à Poque, je constate avec joie que le catéchiste et les habitants se sont réunis pour la messe anticipée du jour des défunts et qu'**ils ont disposé sur les traditionnels petits autels les vêtements de leurs défunts ainsi que les aliments qui sont sup-**

posés les aider dans leur traversée vers la vie éternelle. Après la messe, don Fabián, le catéchiste, m'annonce que son dernier fils, mon filleul, a enfin donné **signe de vie** après deux ans de silence dont un de service militaire. Voilà don Fabián et doña Emeteria rassurés. Et moi aussi, du même coup.



À Tuntunani, en revanche, j'arrive en pleines semailles... Derrière leurs paires de boeufs, les hommes orientent l'entrée de l'araire dans la terre encore trop sèche des terrasses, tandis que, répandant les grains de maïs dans les sillons écarlates, les femmes répètent le geste auguste du semeur. Pour patienter une, deux puis trois heures, je tape la discute avec les adultes qui se reposent du labour, avec les élèves de l'école primaire qui aussitôt après se donnent des coups de pieds - le petit Gonzalo n'a pas changé! - puis avec les professeurs aymaras dont l'un, nouveau dans les lieux et évangélique, m'annonce qu'il a déjà demandé son changement, essentiellement à cause des conséquences de l'alcoolisme communautaire si prononcé ici.

Après une messe tardive, qui réunira finalement une trentaine de personnes, et les négociations en vue de la préparation au baptême et au mariage d'un certain nombre d'habitants, je vois arriver une assiette de riz et de pommes de terre sommée de quatre morceaux de viande blanche munis chacun d'une petite patte... Tout en dégustant, je demande confirmation de mon impression quant à la nature de la bête ; **eh oui, il s'agit bien du kui que les Aymaras, ignorant le nom de cochon d'Inde, identifient au lapin (conejo)!** Pour éviter une appréciation hâtivement défavorable, disons seulement que je n'ai pas directement désapprouvé doña Marcelina lorsqu'elle a répondu à mes remerciements en s'excusant de n'avoir pas eu le temps de faire doré la bête.



Jeudi 29 octobre 2009 : Après une nouvelle messe du marché à Punama, c'est **le ventre creux** qu'en ce début d'après-midi et sous un soleil de plomb, j'accompagne jusque chez eux plusieurs habitants de Lambramani. Parmi lesquels **don Enrique**, qui se sert désormais sans problème de sa jambe fracturée l'an passée. Arrivé sur les hauteurs du village, je m'assieds devant la chapelle où l'on me sert bientôt un déjeuner que j'avale sans me faire prier, y compris **la mangue tiède dont je ne tarderai pas à comprendre qu'il eût mieux valu la laisser refroidir à l'ombre.** Car, en effet, après quelques confessions, la messe, le dialogue avec la communauté puis l'*apthapi* que je ne touche pratiquement que des yeux, je salue mon monde et m'empresse de redescendre jusqu'au lit de la rivière asséchée.

Là, entre deux flancs de la montagne gréseuse, j'apprécie l'abri que me fournissent les arbustes qui jonchent le pierrier, pour m'alléger enfin avant de remonter jusqu'à Punama. En bon Normand, je pense alors au mythe de la Genèse : si le Créateur avait défendu à Adam et Ève de manger un fruit du jardin d'Eden, il se serait évidemment agi d'une mangue et non pas d'une pomme !

Samedi 31 octobre 2009 : Après les deux visites faites hier, l'une noyée dans l'œuf à Tamampaya et l'autre arrivée à terme à Pantini, où je suis parti sous le soleil et dont je suis revenu dans l'ombre et le vent, je suis ce matin dans un état fébrile avancé. Il fallait que ça tombe **le jour de la visite** à Acopata et surtout à Liani ! N'importe ; je ne peux pas décemment reprocher au catéchiste de Liani de m'avoir fait faux bond le mois dernier si je fais moi-même faux bond à sa communauté aujourd'hui ! Finalement décidées à tenter l'aventure, **Violeta et la jeune Rosmery m'accompagnent.**

Comme de coutume, la visite à Acopata se déroule sans accroc et avec une bonne participation des habitants, dont beaucoup sont enfin revenus des Yungas pour honorer la mémoire de leurs défunts.

Comme de coutume, **la descente à Lianitient de l'exploit sportif**, encore que, de mon côté, il me faille marcher à un rythme qui n'est vraiment pas le mien.



Par ailleurs, nous nous demandons à quoi nous devons nous attendre ; **si le soleil tape déjà à Acopata, qu'en sera-t-il 800m d'altitude plus bas ?** Finalement, une brise légère nous évitera le pire, lors de la descente, et un robinet calmera nos pieds ardents, une fois en contrebas.



Là, don Justo m'annonce qu'il a passé ses pouvoirs de catéchiste à un jeune père de fa-

mille du même nom qui, dit-il, aura sans doute du mal à se rendre régulièrement à la paroisse puisqu'il souffre du genoux. Or, quand je demande à Justo pourquoi il a renoncé, il me répond que c'est à cause de ses propres problèmes de genoux. Cherchez l'erreur ! Car, à vivre ici-bas, qui n'aurait pas de problèmes de genoux ?

En tous les cas, un chocolat chaud sans lait et un petit pain nous ayant été servis après la messe, il nous faut maintenant reprendre le raidillon d'Acopata. Grâce à Dieu, Violeta et Rosmery feront preuve de courage.

Ceci dit, nous ne parvenons au pied d'Acopata qu'à la tombée de la nuit. Or nous n'avons pas de lanternes et, pour tout dire, j'hésite un peu sur le sentier à prendre, voyant l'état de fatigue de mes accompagnatrices.

À cet instant, les trois gamins d'Acopata qui nous lançaient des cris amusés depuis un sommet voisin, descendent à notre rencontre. Non sans les avoir remerciés, je promets alors au petit Daniel de le prendre en photo s'il consent à porter la besace de Rosmery, moins lourde que la mienne mais chargée de mon aube, de mon étole et des feuilles de chants. Qui parle de chantage ? Échange de bons procédés, sans plus. **L'enfant prend alors au sérieux sa double mission de guide et de porteur**, si bien qu'une fois au niveau de sa maison, il me faut m'exécuter à la lueur de l'ampoule économique qui ne parvient guère à éclairer la petite cuisine de terre.

Puis, c'est la dernière montée - *the last but not the least* -, jusqu'à la jeep d'Umanata. Car la Dolly est en soins intensifs, dans un garage d'El Alto. Certes, nous sommes tous exténués et Violeta marche en crabe, mais nous avons été au bout de l'aventure et puis, pour ma part, je constate que l'effort a eu raison de mon état fébrile du matin. Ce qui **s'appelle soigner le mal par le mal !** Il est près de neuf heures quand nous arrivons enfin à la maison.

Padre Cyrille de NANTEUIL, CM

« Que nul, s'il est éprouvé, ne dise : "C'est Dieu qui m'éprouve" ; Dieu n'éprouve pas le mal, Il n'éprouve non plus personne. »

Jq 1, 13

